
LES TRAITS COMMUNS

DE LA NATURE ET DE L'HISTOIRE

Y a-t-il lieu à une science, ou seulement à une histoire et tout au plus à une philosophie des faits sociaux ? La question est toujours pendante, bien que, à vrai dire, ces faits, si l'on y regarde de près et sous un certain angle, soient susceptibles tout comme les autres de se résoudre en séries de petits faits similaires et en formules nommées lois qui résument ces séries. Pourquoi donc la science sociale est-elle encore à naître ou à peine née au milieu de toutes ses sœurs adultes et vigoureuses ? La principale raison, à mon avis, c'est qu'on a ici lâché la proie pour l'ombre, les réalités pour les mots. On a cru ne pouvoir donner à la *sociologie* une tournure scientifique qu'en lui donnant un air biologique, ou, mieux encore, un air mécanique. C'était chercher à éclaircir le connu par l'inconnu, c'était transformer un système solaire en nébuleuse non résoluble pour le mieux comprendre. En matière sociale, on a sous la main, par un privilège exceptionnel, les causes véritables, les actes individuels dont les faits sont faits, ce qui est absolument soustrait à nos regards en toute autre matière. On est donc dispensé, ce semble, d'avoir recours pour l'explication des phénomènes de la société à ces causes dites générales, ou pour mieux dire statistiques en quelque sorte, que les physiciens et les naturalistes sont bien obligés de créer sous le nom de forces, d'énergies, de conditions d'existence et autres palliatifs verbaux de leur ignorance du fond clair des choses. Mais les actes humains considérés comme les seuls facteurs de l'histoire ! Cela est trop simple. On s'est imposé l'obligation de forger d'autres causes sur le type de ces fictions utiles qui ont ailleurs cours forcé, et l'on s'est félicité d'avoir pu prêter ainsi parfois aux faits humains vus de très haut, perdus de vue à vrai dire, une couleur tout à fait impersonnelle. Cette mode ou cette manie déplorable est si répandue qu'il peut paraître superflu de la combattre. Aussi ne l'essayerai-je

point directement dans ce travail, quoique, au fond, la pensée qui l'inspire substitue à ce point de vue idéaliste, faussement rationaliste, une manière, non pas seulement individualiste, mais (pardon du mot), *accidentaliste* de considérer les choses sociales. Les accidents, d'ailleurs enchaînés entre eux jusqu'à un certain point, d'où je fais tout découler et qui sont à mes yeux les faites de l'histoire, je l'ai déjà dit dans une autre étude, ce sont les *inventions* individuelles; j'entends par là, dans un sens très large, toutes les initiatives rénovatrices qui, apportant au monde à la fois des besoins nouveaux et de nouvelles satisfactions, s'y propagent ensuite ou tendent à s'y propager par imitation forcée ou spontanée, élective ou inconsciente, plus ou moins rapidement, mais d'un pas régulier, à la façon d'une onde lumineuse ou d'une famille de termites. La régularité dont je parle n'est guère apparente dans les faits sociaux, mais on l'y découvrirait si on les décompose en autant d'éléments qu'il y a en eux, dans le plus simple d'entre eux, d'inventions distinctes combinées, d'éclairs de génie accumulés et devenus de banales lumières : analyse, il est vrai, fort difficile. Tout n'est socialement qu'inventions et imitations, et celles-ci sont les fleuves dont celles-là sont les montagnes; rien de moins subtil à coup sûr que cette vue; mais en la suivant hardiment, sans réserve, en la déployant depuis le plus mince détail jusqu'au plus complet ensemble des faits, peut-être remarquera-t-on combien elle est propre à mettre en relief tout le pittoresque et, à côté, toute la simplicité de l'histoire, à y révéler des perspectives ou aussi bizarres qu'un paysage de rochers ou aussi régulières qu'une allée de parc. — C'est de l'idéalisme encore si l'on veut, mais de l'idéalisme qui consiste à expliquer l'histoire par les idées de ses acteurs et non par celles de l'historien.

Tout d'abord, et c'est là la thèse spéciale du présent article, de ce point de vue on voit l'objet de la science sociale présenter une analogie remarquable avec les autres domaines de la science générale, et se réincorporer ainsi pour ainsi dire au reste de l'univers dans le sein duquel il faisait l'effet d'un corps étranger.

En tout champ d'études, les constatations pures et simples excèdent prodigieusement les explications. Et partout ce qui est simplement constaté, ce sont les données premières, accidentelles et bizarres, prémisses et sources d'où découle tout ce qui est expliqué. Il y a ou il y a eu telles nébuleuses, tels globes célestes, de telle masse, de tel volume, à telle distance, il y a telles substances chimiques; il y a tels types de vibrations éthérées, appelés lumière, électricité, magnétisme; il y a tels types organiques principaux, et d'abord il y a des animaux, et il y a des plantes; il y a telles chaînes de montagnes,

appelées les Alpes ou les Andes, etc. Quand ils nous apprennent ces faits capitaux d'où se déduit tout le reste, l'astronome, le chimiste, le physicien, le naturaliste, le géographe font-ils œuvre de savants proprement dits? Non, ils font un simple *constat* et ne diffèrent en rien du chroniqueur qui relate l'expédition d'Alexandre ou la découverte de l'imprimerie. S'il y a une différence, nous le verrons, elle est toute à l'avantage de l'historien. Que savons-nous donc au sens *savant* du mot? On répondra sans doute : Les causes et les fins; et, quand nous sommes parvenus à voir que deux faits différents sont produits l'un par l'autre ou collaborent à un même but, nous appelons cela les avoir expliqués. Pourtant, supposons un monde où rien ne se ressemble, ni ne se répète, hypothèse étrange, mais intelligible à la rigueur; un monde tout d'imprévu et de nouveauté, où, sans nulle mémoire en quelque sorte, l'imagination créatrice se donne carrière, où les mouvements des astres soient sans période, les agitations de l'éther sans rythme vibratoire, les générations successives sans caractères communs et sans type héréditaire. Rien n'empêche de supposer malgré cela que chaque apparition dans cette fantasmagorie soit produite et déterminée même par une autre, qu'elle travaille même à en amener une autre. Il pourrait y avoir des causes et des fins encore. Mais y aurait-il lieu à une science quelconque dans ce monde-là? Non; et pourquoi? Parce que, encore une fois, il n'y aurait ni similitudes ni répétitions.

C'est là l'essentiel. Connaître les causes, cela permet de prévoir parfois; mais connaître les ressemblances, cela permet de nombrer et de mesurer toujours, et la science, avant tout, vit de nombre et de mesure. Du reste, essentiel ne signifie pas suffisant. Une fois son champ de similitudes et de répétitions propres trouvé, une science nouvelle doit les comparer entre elles et observer le lien de solidarité qui unit leurs variations concomitantes. Mais, à vrai dire, l'esprit ne comprend bien, n'admet à titre définitif le lien de cause à effet, qu'autant que l'effet ressemble à la cause, répète la cause, quand, par exemple, une ondulation sonore engendre une autre ondulation sonore, ou une cellule une autre cellule pareille. Rien de plus mystérieux, dira-t-on, que ces reproductions-là. C'est vrai; mais, ce mystère accepté, rien de plus clair que de telles séries. Et chaque fois que *produire* ne signifie point *se reproduire*, tout devient ténèbres pour nous sans nulle clarté¹.

1. « La connaissance scientifique ne doit pas nécessairement partir des plus petites choses hypothétiques et inconnues. Elle trouve son commencement partout où la matière a formé des unités d'ordre semblable, qui peuvent se comparer entre elles et se mesurer les unes par les autres; partout où ces

Quand les choses *semblables* sont les parties d'un même tout ou jugées telles, comme les molécules d'un même volume d'hydrogène ou les cellules ligneuses d'un même arbre, ou les soldats d'un même régiment, la similitude prend le nom de quantité et non simplement de groupe. Quand les choses *qui se répètent* demeurent annexées les unes aux autres en se multipliant, comme les vibrations calorifiques ou électriques qui, en s'accumulant dans l'intérieur d'un corps, l'échauffent ou l'électrisent de plus en plus, ou comme les formations de cellules similaires qui se multiplient dans le corps d'un enfant en train de grandir, ou comme les adhésions à une même religion par la conversion des infidèles, la répétition alors s'appelle accroissement et non simplement série. En tout ceci, je ne vois rien qui singularise l'objet de la science sociale.

Intérieures ou extérieures d'ailleurs, quantités ou groupes, accroissements ou séries, les similitudes, les répétitions phénoménales sont les thèmes nécessaires des différences et des variations universelles, les canevas de ces broderies, les mesures de cette musique. Le monde fantasmagorique que je supposais tout à l'heure serait, au fond, le moins richement différencié des mondes possibles. Combien dans nos sociétés le travail, accumulation d'actions calquées les unes sur les autres, n'est-il pas plus rénovateur que les révolutions! Et qu'y a-t-il de plus monotone que la vie émancipée du sauvage comparée à la vie assujettie de l'homme civilisé? Sans l'hérédité, y aurait-il un progrès organique possible? Sans la périodicité des mouvements célestes, sans le rythme ondulatoire des mouvements terrestres, l'exubérante variété des âges géologiques et des créations vivantes aurait-elle éclaté?

Mais, à l'inverse aussi, il est vrai de dire que toute répétition, sociale, organique ou physique, n'importe, c'est-à-dire *imitative, héréditaire* ou *vibratoire* (pour nous attacher uniquement aux formes les plus frappantes et les plus typiques de la Répétition universelle), procède d'une innovation, comme toute lumière procède d'un foyer, et qu'ainsi le normal, en tout ordre de connaissance, paraît dériver de l'accidentel. Car, autant la propagation d'une force attractive ou d'une vibration lumineuse à partir d'un astre, ou celle d'une race animale à partir d'un premier couple, ou celle d'une idée, d'un besoin, d'un rite religieux, dans toute une nation à partir d'un savant, d'un inventeur, d'un missionnaire, sont à nos yeux des phénomènes naturels et

unités se réunissent en unités composées d'ordre plus élevé, fournissant elles-mêmes la mesure de comparaison de ces dernières. » (Von Nægeli, *Discours au congrès des natural. allem. en 1877.*)

régulièrement ordonnés, autant l'ordre informulable dans lequel ont apparu ou se sont juxtaposés les foyers de tous ces rayonnements, par exemple, les diverses industries, religions, institutions sociales, les divers types organiques, les diverses substances chimiques ou masses célestes, nous surprend toujours par son étrangeté. Toutes ces belles uniformités ou ces belles séries, — l'hydrogène identique à lui-même dans l'infinie multitude de ses atomes dispersés parmi tous les astres du ciel, ou l'expansion de la lumière d'une étoile dans l'immensité de l'espace; le protoplasme identique à lui-même d'un bout à l'autre de l'échelle vivante, ou la suite invariable d'incalculables générations d'espèces marines depuis les temps géologiques; les racines verbales des langues indo-européennes identiques dans presque toute l'humanité civilisée, ou la transmission remarquablement fidèle de la langue copte des anciens Égyptiens à nous, etc., — toutes ces foules innombrables de choses semblables et semblablement liées, dont nous admirons la coexistence ou la succession également harmonieuses, se rattachent à des accidents physiques biologiques, sociaux dont le lien nous dérouté. Encore ici, l'analogie se poursuit entre les faits sociaux, et les autres phénomènes de la nature. Si cependant les premiers, considérés à travers les historiens et même les sociologistes, nous font l'objet d'un chaos, tandis que les autres, envisagés à travers les physiciens, les chimistes, les physiologistes, laissent l'impression de mondes fort bien rangés, il n'y a pas à en être surpris. Ces derniers savants ne nous montrent l'objet de leur science que par le côté des similitudes et des répétitions qui lui sont propres, reléguant dans une ombre prudente le côté des hétérogénéités et des transformations (ou transsubstantiations) correspondantes. Les historiens et les sociologistes, à l'inverse, jettent un voile sur la face monotone et réglée des faits sociaux, sur les faits sociaux en tant qu'ils se ressemblent et se répètent, et ne présentent à nos yeux que leur aspect accidenté et intéressant, renouvelé et diversifié à l'infini. S'il s'agit des Gallo-Romains, l'historien même philosophe n'aura point l'idée, immédiatement après la conquête de César, de nous promener pas à pas dans toute la Gaule pour nous montrer chaque mot latin, chaque rite romain, chaque commandement, chaque mouvement, chaque manœuvre militaires, à l'usage des légions romaines, chaque métier, chaque usage, chaque vice, chaque loi, chaque idée spéciale enfin et chaque besoin spécial importés de Rome, en train de rayonner progressivement des Pyrénées au Rhin et de gagner successivement toutes les bouches, tous les bras, tous les cœurs et tous les esprits gaulois, copistes enthousiastes de César et de Rome. Certainement, s'il nous fait faire

une fois cette longue promenade, il ne nous la fera pas refaire autant de fois qu'il y a de mots ou de formes grammaticales dans la langue romaine, qu'il y a de formalités rituelles dans la religion romaine ou de manœuvres apprises aux légionnaires par leurs officiers instructeurs; qu'il y a de variétés de l'architecture romaine, temples, basiliques, théâtres, cirques, aqueducs, villas avec leur atrium, etc., qu'il y a de vers de Virgile ou d'Horace enseignés dans les écoles à des millions d'écoliers, qu'il y a de lois dans la législation romaine, qu'il y a de procédés industriels et artistiques transmis fidèlement et indéfiniment d'ouvrier à apprentis et de maître à élèves dans la civilisation romaine. Pourtant, ce n'est qu'à ce prix qu'on peut se rendre un compte exact de la dose énorme de régularité que les sociétés les plus agitées contiennent. — Puis, quand le christianisme aura apparu, le même historien se gardera bien, sans nul doute, de nous faire recommencer cette ennuyeuse pérégrination à propos de chaque dogme, de chaque rite chrétien qui se propage dans la Gaule païenne à la manière d'une onde sonore dans un air déjà vibrant. — En revanche, il nous apprendra que, à telle date, Jules César a conquis la Gaule, et qu'à telle autre date tels saints sont venus prêcher la doctrine chrétienne dans cette contrée. Il nous énumérera peut-être aussi les divers éléments dont se composent la civilisation romaine ou la foi et la morale chrétiennes, introduites dans le monde gaulois. Le problème alors se posera pour lui de comprendre, de présenter sous un jour rationnel, logique, scientifique cette superposition bizarre du christianisme au romanisme, ou mieux de la christianisation graduelle à la romanisation graduelle; et la difficulté ne sera pas moindre d'expliquer rationnellement, dans le romanisme et le christianisme pris à part, la juxtaposition étrange de lambeaux étrusques, grecs, orientaux et autres fort hétérogènes eux-mêmes, qui constituent l'un, et des idées juives, égyptiennes, byzantines, fort peu cohérentes d'ailleurs, même dans chaque groupe distinct, qui constituent l'autre. C'est cependant cette tâche ardue que le philosophe de l'histoire se proposera; il ne croira pas pouvoir l'éluder s'il veut faire œuvre de savant, et il se fatiguera le cerveau à faire de l'ordre avec ce désordre, à chercher la loi de ces hasards et la raison de ces rencontres.

En somme, c'est comme si un botaniste se croyait tenu à négliger tout ce qui concerne la génération des végétaux d'une même espèce ou d'une même variété, et aussi bien leur croissance et leur nutrition, sorte de génération cellulaire ou de régénération des tissus; ou bien c'est comme si un physicien dédaignait l'étude des ondulations sonores, lumineuses, calorifiques et de leur mode de propagation à

travers les différents milieux, eux-mêmes ondulatoires. Se figure-t-on l'un persuadé que l'objet propre et exclusif de sa science est l'enchaînement des types spécifiques dissemblables, depuis la première algue jusqu'à la dernière orchidée, et la justification profonde de cet enchaînement; et l'autre convaincu que ses études ont pour but unique de rechercher pour quelle raison il y a précisément les sept modes d'ondulation lumineuse que nous connaissons, ainsi que l'électricité et le magnétisme, et non d'autres espèces de vibration éthérée? Questions intéressantes assurément et que le philosophe peut agiter, mais non le savant, car leur solution ne paraît point susceptible de comporter jamais le haut degré de probabilité exigé par ce dernier. Il est clair que la première condition pour être anatomiste ou physiologiste, c'est l'étude des tissus, agrégats de cellules, de fibres, de vaisseaux semblables, ou l'étude des fonctions, accumulations de petites contractions, de petites innervations, de petites oxydations ou désoxydations semblables, enfin et avant tout la foi à l'hérédité, cette grande ouvrière de la vie. Et il n'est pas moins clair que, pour être chimiste ou physicien, avant tout il faut examiner beaucoup de volumes gazeux, liquides, solides, faits de corpuscules tout pareils ou de soi-disant forces physiques qui sont des masses prodigieuses de petites vibrations similaires accumulées. Tout se ramène, en effet, ou est en voie d'être ramené, dans le monde physique, à l'ondulation; tout y revêt de plus en plus un caractère essentiellement ondulatoire, de même que dans le monde vivant la faculté génératrice, la propriété de transmettre héréditairement les moindres particularités (nées, le plus souvent, on ne sait comment) est de plus en plus jugée inhérente à la moindre cellule.

Aussi bien, on reconnaîtrait peut-être en lisant ce travail, s'il se présentait avec tous les développements qu'il comporte, que l'être social, en tant que social, est imitateur par essence, et que l'imitation joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes ou de l'ondulation dans les corps bruts. S'il en est ainsi, on devra admettre, par suite, qu'une invention humaine, par laquelle un nouveau genre d'imitation est inaugurée, une nouvelle série ouverte, par exemple, l'invention de la poudre à canon, ou des moulins à vent, ou du télégraphe Morse, est à la science sociale ce que la formation d'une nouvelle espèce végétale ou animale (ou bien, dans l'hypothèse de l'évolution lente, chacune des modifications individuelles que l'ont amenée) est à la biologie, et ce que serait à la physique l'apparition d'un nouveau mode de mouvement venant prendre rang à côté de l'électricité, de la lumière, etc., ou ce qu'est à la chimie la formation d'un nouveau corps. A l'historien philosophe

qui s'évertue à trouver une loi des inventions scientifiques, industrielles, artistiques, politiques, successivement apparues et bizarrement groupées, il faudrait donc comparer, pour faire une juste comparaison, non pas le physiologiste ou le physicien tel que nous le connaissons, Claude Bernard ou Tyndall notamment, mais un philosophe de la nature, tel que Schelling l'a été, tel que Hæckel paraît l'être dans ses heures d'ivresse imaginative. On s'apercevrait alors que l'incohérence indigeste des faits de l'histoire, tous ou presque tous foyers de rayonnements imitatifs, ne prouve rien contre la régularité fondamentale du monde social et contre la possibilité d'une science sociale, qu'à vrai dire cette science existe, à l'état épars, dans la petite expérience de chacun de nous, et qu'il suffit d'en rajuster les fragments. Au surplus, le recueil des faits historiques sera loin de paraître plus incohérent, à coup sûr, que la collection des types vivants et des substances chimiques; et pourquoi exigerait-on du philosophe de l'histoire le bel ordre symétrique et rationnel qu'on ne songe pas à demander au philosophe de la nature? Mais il y a ici une différence tout à l'honneur du premier. C'est à peine si les naturalistes ont entrevu récemment avec quelque clarté que les espèces vivantes procèdent les unes des autres; les historiens n'ont pas attendu si longtemps pour savoir que les faits de l'histoire s'enchaînent. Quant aux chimistes et aux physiciens, n'en parlons pas. Ils n'osent encore prévoir l'époque où il leur sera permis de dresser à leur tour l'arbre généalogique des substances simples et où l'un des leurs publiera sur *L'origine des atomes* un livre destiné à autant de succès que *L'origine des espèces* de Darwin. Il est vrai que M. Lecoq de Boisbaudran et M. Mendeleef ont cru entrevoir une série naturelle des corps simples et que les spéculations toutes philosophiques du premier à ce sujet ne sont pas étrangères à la découverte du *Gallium*. Mais, si l'on y regarde de près, peut-être ne trouvera-t-on pas à ces essais remarquables et aussi bien aux divers systèmes de nos évolutionnistes sur la ramification généalogique des types vivants, plus de précision et de certitude qu'on n'en voit briller dans les belles idées d'Herbert Spencer et même de Vico sur les évolutions sociales soi-disant périodiques et fatales.

De ce qui précède, il ressort qu'autre chose est la science, autre chose la philosophie sociales; que la science sociale doit porter exclusivement, comme toute autre, sur des faits similaires multiples, soigneusement cachés par les historiens, et que les faits nouveaux et dissemblables, les faits historiques proprement dits, sont le domaine réservé à la philosophie sociale; qu'à ce point de vue la science sociale pourrait bien être aussi avancée que les autres sciences, et

que la philosophie sociale l'est beaucoup plus que toutes les autres philosophies.

Avant de terminer ces longs préliminaires, je dois dégager une thèse importante qui s'y montre enveloppée et obscure. Il n'y a de science, ai-je dit, que des quantités et des accroissements, ou, en termes plus généraux, des similitudes et des répétitions phénoménales.

Mais, à dire vrai, cette distinction est superflue et superficielle. Chaque progrès du savoir, en effet, tend à nous fortifier dans la conviction que *toutes les similitudes sont dues à des répétitions*. Il y aurait, je crois, à développer cette proposition générale dans les trois suivantes :

1° Toutes les similitudes qui s'observent dans le monde chimique, physique, astronomique (atomes d'un même corps, ondes d'un même rayon lumineux, couches concentriques d'attraction dont chaque globe céleste est le foyer, etc.) ont pour unique explication et cause possible des mouvements périodiques et principalement vibratoires.

2° Toutes les similitudes du monde vivant résultent de la transmission héréditaire, de la génération soit intra, soit extra-organique. C'est par la parenté des cellules et par la parenté des espèces qu'on explique aujourd'hui les analogies ou homologies de toutes sortes relevées par l'anatomie comparée entre les espèces et par l'histologie entre les éléments corporels.

3° Toutes les similitudes qui se remarquent dans le monde social sont le fruit direct ou indirect de l'imitation sous tous ses formes, imitation-coutume ou imitation-mode, imitation-sympathie ou imitation-obéissance, imitation-instruction ou imitation-éducation, imitation naïve ou imitation réfléchie, etc. De là l'excellence de la méthode contemporaine qui explique les doctrines ou les institutions par leur histoire. Cette tendance ne peut que se généraliser ; on dit que les grands génies, les grands inventeurs se rencontrent. Mais, d'abord, ces coïncidences sont fort rares. Puis, quand elles sont avérées, elles ont toujours leur source dans un fonds d'instruction commune où ont puisé indépendamment l'un de l'autre les deux auteurs de la même invention ; et ce fonds consiste en un amas de traditions du passé, d'expériences brutes ou plus ou moins organisées, et transmises imitativement par le grand véhicule de toutes les imitations, le langage.

C'est, remarquons-le, en se fondant implicitement sur notre troisième proposition, que les philologues de notre siècle, par la comparaison analogique du sanscrit avec le latin, le grec, l'allemand, le

russe et les autres langues de la même famille, ont été conduits à admettre que c'est bien là en effet une famille, et qu'elle a pour premier ancêtre une même langue traditionnellement transmise, à des modifications près dont chacune a été une véritable invention linguistique anonyme, elle-même perpétuée par imitation.

Il n'y a qu'une seule grande catégorie des similitudes universelles qui ne paraisse pas de prime abord avoir pu être produite par une répétition quelconque : c'est la similitude des parties jugées juxtaposées et immobiles de l'espace immense, conditions de tout mouvement, soit vibratoire, soit générateur, soit propagateur et conquérant. Mais ne nous arrêtons pas à cette exception apparente, qu'il nous suffit d'indiquer. Sa discussion nous entraînerait trop loin.

Laissant donc de côté cette anomalie peut-être illusoire, tenons pour vraie notre proposition générale, et signalons une conséquence qui en découle directement. Si quantité signifie similitude, si toute similitude provient d'une répétition, et si toute répétition est une vibration (ou tout autre mouvement périodique), une génération ou une imitation, il s'ensuit que dans l'hypothèse où nul mouvement ne serait ni n'aurait été vibratoire, nulle fonction héréditaire, nulle action ou idée apprise et copiée, *il n'y aurait point de quantité dans l'univers*, et les mathématiques y seraient sans emploi possible, sans application concevable. Il s'ensuit aussi que, dans l'hypothèse inverse, si notre univers physique, vivant, social, déployait plus largement encore ses activités vibratoires, génitales, propagatrices, le champ du calcul y serait encore plus étendu et profond. Cela est visible dans nos sociétés européennes, où les progrès extraordinaires de la mode sous toutes les formes, de la mode appliquée aux vêtements, aux aliments, aux logements, aux besoins, aux idées, aux institutions, aux arts, sont en train de faire de l'Europe l'édition d'un même type d'homme ou plutôt de mêmes types humains, innombrables et diversement juxtaposés, tirés à plusieurs centaines de millions d'exemplaires. Ne voit-on pas, dès ces débuts, ce prodigieux nivellement rendre possible la naissance et le développement de la statistique et de ce qu'on a si bien nommé la *physique sociale*, l'économie politique? Sans la mode et la coutume¹, il n'y aurait point de quantité sociale, notamment point de valeur, point de monnaie, et partant point de science des richesses ni des finances. Mais cette application du nombre et de la mesure aux sociétés qu'on essaye à présent ne saurait être encore que timide et partielle; L'avenir nous réserve à ce sujet bien des surprises!

1. S'il est permis de se citer soi-même pour éviter les redites, voir à ce sujet mon article du mois de septembre 1881 dans la *Revue philosophique*.

Ce n'est point ici le lieu de développer les analogies frappantes, les différences non moins instructives et les relations mutuelles que présentent les trois principales formes de la répétition universelle. Nous n'avons point non plus à chercher la raison de ces rythmes grandioses échelonnés et entrelacés, à nous demander si la matière de ces formes leur ressemble ou non, si le dessous actif et substantiel de ces phénomènes bien ordonnés participe à leur sage uniformité, ou s'il ne contrasterait pas avec eux peut-être par son hétérogénéité essentielle, tel qu'un peuple où rien n'apparaît, à sa surface administrative et militaire, des originalités tumultueuses qui le constituent et qui font aller cette machine.

Ce double sujet serait trop vaste. Toutefois, sur le premier point, il est des analogies manifestes que nous devons signaler. Et d'abord, comme toute ondulation physique, comme toute espèce vivante, une idée, un mot, une découverte quelconque, jugée utile à quelque degré (utile à satisfaire le besoin qu'elle-même a éveillé ou spécifié), tend à se propager dans le public suivant une progression géométrique jusqu'à ce qu'elle ait atteint les bornes de son domaine propre. Cette tendance, ici comme là, avorte le plus souvent par suite de la concurrence des tendances rivales, ce qui importe peu en théorie. En outre, elle est métaphorique; pas plus à l'onde et à l'espèce qu'à l'idée, on ne saurait attribuer un désir propre, et il faut entendre par là que les forces éparses, individuelles, inhérentes aux innombrables êtres dont se compose le milieu où ces formes se propagent, se sont donné une direction commune. Ainsi entendue, cette tendance suppose que le milieu en question est homogène, condition que le milieu éthéré ou aérien de l'onde paraît réaliser dans une bonne mesure, le milieu géographique et chimique de l'espèce beaucoup moins, et le milieu social de l'idée à un degré infiniment plus faible encore. Mais on a tort, je crois, d'exprimer cette différence en disant que le milieu social est plus complexe que les autres. C'est au contraire peut-être parce qu'il est numériquement bien plus simple, qu'il est bien plus éloigné de présenter l'homogénéité requise, car une homogénéité superficiellement réelle suffit: Aussi, à mesure que les agglomérations humaines s'étendent, la diffusion des idées suivant une progression géométrique régulière, est-elle plus marquée. Poussons à bout cette augmentation numérique, supposons que la sphère sociale où une idée peut se répandre est composée non seulement d'un groupe assez nombreux pour faire éclore les principales variétés morales de l'espèce humaine, mais encore de collections complètes de ce genre répétées uniformément des milliers de fois, en sorte que l'uniformité de ces répétitions rende le tout homogène

à la surface, malgré la complexité interne de chacune de ses parties. N'avons-nous pas quelques raisons de penser que c'est là le genre d'homogénéité propre à tout ce que la nature extérieure nous présente de réalités simples et uniformes d'aspect? Dans cette hypothèse, il est clair que le succès plus ou moins grand, la vitesse de propagation plus ou moins grande d'une idée, le jour de son apparition, donnerait la raison mathématique en quelque sorte de sa progression ultérieure. Dès maintenant, les producteurs d'articles répondant à des besoins de première nécessité, et par suite destinés à une consommation universelle, peuvent prédire, d'après la demande d'une année à tel prix, quelle sera la demande de l'année suivante au même prix, si du moins nulle entrave prohibitionniste ou autre n'intervient, ou si nul article similaire et plus perfectionné n'est découvert.

On dit : Sans faculté de prévision, point de science. Rectifions : oui, sans faculté de prévision *conditionnelle*. A la vue d'une fleur, le botaniste peut dire d'avance quelle sera la forme, la couleur du fruit qu'elle produira, à moins que la sécheresse ne la tue ou qu'une variété individuelle nouvelle et inattendue (sorte d'invention biologique secondaire) n'apparaisse. Le physicien peut annoncer que ce coup de fusil parti à l'instant même sera entendu dans tel nombre de secondes, à telle distance, pourvu que rien n'intercepte le son sur ce trajet ou que, dans cet intervalle de temps, un bruit plus fort, un coup de canon par exemple ne se fasse entendre. Eh bien, c'est précisément au même titre que le sociologue mérite le nom de savant à proprement parler; étant donné qu'il y a aujourd'hui tels foyers de rayonnements imitatifs et qu'ils tendent à cheminer séparément ou concurremment avec telles vitesses approximatives, il est en mesure de prédire quel sera l'état social dans dix, dans vingt ans, à la condition que quelque réforme ou révolution politique ne viendra point entraver cette expansion et qu'il ne surgira point de foyers rivaux.

Sans doute l'événement conditionnel est ici très probable, plus probable peut-être que là. Mais ce n'est qu'une différence de degré. Remarquons d'ailleurs que, dans une certaine mesure (ce qui est l'affaire de la philosophie et non de la science de l'histoire), les découvertes, les initiatives déjà faites et propagées avec succès, déterminent vaguement le sens dans lequel auront lieu les découvertes et les initiatives réussies de l'avenir. Puis, les forces sociales qui agissent avec une importance réelle à une époque donnée se composent non des rayonnements imitatifs nécessairement faibles encore, émanés d'inventions récentes, mais bien des rayonnements imitatifs émanés d'inventions antiques, à la fois beaucoup plus étendus et

plus intenses parce qu'ils ont eu le temps voulu pour se déployer et s'établir en habitudes, en mœurs, en « instincts de races » soi-disant physiologiques ¹. Donc, l'ignorance où nous sommes des découvertes inattendues qui s'accompliront dans dix, vingt, cinquante ans, des chefs-d'œuvre rénovateurs de l'art qui y apparaîtront, des batailles et des coups d'Etat ou de force qui y feront leur bruit, ne nous empêcherait pas de prédire presque à coup sûr, dans l'hypothèse où je me suis placé plus haut, dans quelle direction et à quelle profondeur coulera le fleuve d'aspirations et d'idées que les ingénieurs politiques, les grands généraux, les grands poètes, les grands musiciens auront à descendre ou à remonter, à canaliser ou à combattre.

Comme exemples à l'appui de la progression géométrique des imitations, je pourrais invoquer les statistiques relatives à la consommation du café, du tabac, etc., depuis leur première importation jusqu'à l'époque où le marché a commencé à en être inondé, ou bien au nombre des locomotives construites depuis la première, etc. ². Je citerai une découverte moins favorable en apparence à ma thèse, la découverte de l'Amérique. Elle a été *imitée* en ce sens que le premier voyage d'Europe en Amérique, imaginé et exécuté par Colomb, a été refait un nombre toujours croissant de fois par d'autres navires avec des variantes dont chacune a été une petite découverte, greffée sur celle du grand Génois, et a eu à son tour des imitateurs.

Je profite de cet exemple pour ouvrir une parenthèse. L'Amérique aurait pu être abordée deux siècles plus tôt ou deux siècles plus tard par un navigateur d'imagination. Deux siècles plus tôt, en 1292, sous Philippe le Bel, pendant les démêlés de ce monarque avec Rome et sa tentative hardie de *laïcisation* et de centralisation administrative, un tel débouché d'un monde nouveau offert à son ambition n'eût point manqué de la surexciter et de précipiter l'avè-

1. On voudra bien ne pas me prêter l'idée absurde de nier en tout ceci l'influence de la race sur les faits sociaux. Mais je crois que, par nombre de ses traits acquis, la race est fille et non mère de ces faits, et c'est par cet aspect oublié seulement qu'elle me paraît rentrer dans le domaine propre du sociologue.

2. On m'objectera que les progressions croissantes ou décroissantes révélées par les statistiques continuées un certain nombre d'années ne sont jamais régulières et sont fréquemment coupées d'arrêts ou de mouvements inverses. Sans entrer dans ce détail, je dois dire qu'à mon sens ces arrêts ou ces reculs sont toujours l'indice de l'intervention de quelque nouvelle invention qui devient contagieuse à son tour. J'explique de même les progressions décroissantes, d'où il faudrait se garder d'induire qu'au bout d'un temps, après avoir été imitée de plus en plus, une chose sociale tend à être *désimitée*. Non, sa tendance à envahir le monde reste toujours la même; et, si elle est non pas désimitée, mais bien de moins en moins imitée, la faute en est à ses rivales.

nement du monde moderne. Deux siècles plus tard, en 1692, elle aurait profité à la France de Henri IV, plus qu'à l'Espagne assurément, qui, n'ayant pas eu cette riche proie à dévorer depuis deux cents ans, eût été moins riche et moins prospère alors. Qui sait si, dans la première hypothèse, la guerre de Cent ans n'eût pas été évitée, et, dans la seconde, l'empire de Charles Quint? Dans tous les cas, le *besoin d'avoir des colonies, besoin créé et satisfait en même temps*, par la découverte de Christophe Colomb, et qui a joué un rôle si capital dans la vie politique de l'Europe depuis le xv^e siècle, eût pris naissance au xvii^e siècle seulement, et, à l'heure qu'il est, l'Amérique du Sud serait française, l'Amérique du Nord ne compterait pas encore politiquement. Quelle différence pour nous! Et il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que Christophe Colomb échouât dans son entreprise! — Mais trêve à ces spéculations sur les *passés contingents*, non moins importants d'ailleurs à mes yeux et non moins fondés que les futurs contingents.

Autre exemple, et le plus éclatant de tous. L'empire romain est tombé; mais, on l'a très bien dit, la conquête romaine vit toujours et se prolonge. Par Charlemagne, elle s'est étendue aux Germains qui, en se christianisant, se sont romanisés; par Guillaume le Conquérant, aux Anglo-Saxons; par Colomb, à l'Amérique; par les Russes et les Anglais, à l'Asie, à l'Australie, bientôt à l'Océanie tout entière. On pourra dire alors qu'Athènes et Rome, y compris Jérusalem, c'est-à-dire le type de civilisation formé par le faisceau de leurs initiatives et de leurs idées de génie, coordonnées et combinées, ont conquis le monde. Toutes les races, toutes les nationalités auront concouru à cette contagion imitative illimitée de la civilisation gréco-romaine. Il n'en eût pas été de même certainement, si Darius ou Xerxès eussent vaincu et réduit la Grèce en province persane, ou si l'islamisme eût triomphé de Charles-Martel et envahi l'Europe, ou si la Chine, depuis trois mille ans, eût été aussi guerrière qu'industrielle et tournée vers les armes autant que vers les arts de la paix son esprit d'invention, ou si, au moment de la découverte de l'Amérique, les Européens n'eussent pas encore inventé la poudre et l'imprimerie et se fussent trouvés dans un état d'infériorité militaire à l'égard des Aztèques et des Incas; mais le hasard a voulu que de tous les types de civilisation, de toutes les gerbes liées d'inventions rayonnantes qui avaient spontanément jailli en divers points du globe, le type auquel nous appartenons l'a emporté. S'il n'eût pas prévalu, toutefois, un autre eût fini par triompher, car ce qui était certain et inévitable, c'était qu'à la longue l'un quelconque d'entre eux devint universel, *puisque tous prétendaient à l'universalité*, c'est-

à-dire puisque tous tendaient à se propager imitativement suivant une progression géométrique, comme toute onde lumineuse ou sonore, comme toute espèce animale ou végétale.

Indiquons maintenant un nouvel ordre d'analogies. Les imitations (mots d'une langue, mythes d'une religion, secrets d'un art militaire, formes littéraires, etc.) se modifient en passant d'une race ou d'une nation à une autre, des Hindous aux Germains par exemple ou des Latins aux Gaulois, comme les ondes physiques ou les types vivants en passant d'un milieu à un autre. Dans certains cas, les modifications constatées de la sorte ont été assez nombreuses pour permettre de remarquer le sens général et uniforme suivant lequel elles s'opèrent. C'est le cas des langues notamment : aussi peut-on dire des lois de Grimm et mieux encore de Raynouard en philologie que ce sont des lois de réfraction linguistique. Mais ce sujet nous mènerait trop loin.

Il y a des interférences d'imitations, de choses sociales, aussi bien que des interférences d'ondes et de types vivants. Quand deux ondes, deux choses physiques à peu près semblables, après s'être propagées séparément à partir de deux foyers distincts, viennent à se rencontrer dans un même être physique, dans une même particule de matière, leurs impulsions se fortifient ou se neutralisent, suivant qu'elles ont lieu dans le même sens ou en deux sens précisément contraires sur la même ligne droite. Dans le premier cas, une onde nouvelle, complexe et plus forte surgit, qui tend elle-même à se propager. Dans le second cas, il y a lutte et destruction partielle jusqu'à ce que l'une des deux rivales l'emporte sur l'autre. De même, quand, après s'être reproduits séparément de génération en génération, deux types spécifiques assez voisins, deux choses vitales, viennent à se rencontrer, non pas simplement en un même lieu (des animaux différents qui se battent ou se mangent), ce qui serait une rencontre purement physique, mais en outre, en un même être vital, en une même cellule ovulaire fécondée par un accouplement hybride, seul genre de rencontre et d'interférence vraiment vital, on sait ce qui arrive alors : ou bien le produit d'une vitalité supérieure à celle de ses parents, et en même temps plus fécond et plus prolifique, transmet à une postérité toujours plus nombreuse ses caractères distinctifs, véritable découverte de la vie ; ou bien, plus ou moins chétif, il donne le jour à quelques descendants abâtardis où les caractères incompatibles des progéniteurs, violemment rapprochés, ne tardent pas à opérer leur divorce par le triomphe définitif de l'un et l'expulsion de l'autre. — De même encore, quand deux croyances et deux désirs ou un désir et une croyance, quand deux choses sociales

en un mot (car il n'y a que cela en dernière analyse dans les faits sociaux, sous les noms divers de dogmes, de sentiments, de lois, de besoins, de coutumes, de mœurs, etc.), ont fait un certain temps et séparément leur chemin dans le monde par la vertu de l'éducation ou de l'exemple, c'est-à-dire de l'imitation, elles finissent souvent par se rencontrer. Il faut, pour que leur rencontre et leur interférence vraiment psychologique et sociale ait lieu, non seulement qu'elles coexistent dans un même cerveau et fassent à la fois partie d'un même état d'esprit ou de cœur, mais en outre que l'une se présente, soit comme un moyen ou un obstacle à l'égard de l'autre, soit comme un principe dont l'autre est la conséquence ou une affirmation dont l'autre est la négation. Quant à celles qui ne paraissent ni s'aider ni se nuire, ni se confirmer ni se contredire, elles ne sauraient interférer, pas plus que deux ondes hétérogènes ou deux types vivants trop éloignés pour pouvoir s'accoupler. Si elles paraissent s'aider ou se confirmer, elles se combinent, par le fait seul de cette apparence, de cette perception, en une découverte nouvelle, pratique ou théorique, destinée à se répandre à son tour comme ses composantes en une contagion imitative. Il y a eu, dans ce cas, augmentation de force de désir ou de force de foi, comme, dans les cas correspondants d'interférences physiques ou biologiques heureuses, il y a eu augmentation de force motrice et de vitalité. Si, au contraire, les choses sociales interférentes, thèses ou desseins, dogmes ou intérêts, convictions ou passions, se nuisent ou se contredisent dans une âme ou dans les âmes de tout un peuple, il y a stagnation morale de cette âme, de ce peuple, dans l'indécision et le doute, jusqu'à ce que, par un effort brusque ou lent, cette âme ou ce peuple se déchire en deux et sacrifie sa croyance ou sa passion la moins chère. Ainsi fait la vie son option entre deux types mal accouplés. Un cas légèrement distinct du précédent et particulièrement important est celui où les deux croyances, les deux désirs et aussi bien la croyance et le désir qui interfèrent d'une manière favorable ou fâcheuse dans l'esprit d'un individu, appartiennent non à cet homme seulement, mais en partie à lui, en partie à quelqu'un de ses semblables. L'interférence consiste alors en ce que l'individu dont il s'agit perçoit la confirmation ou le démenti donnés par l'idée d'autrui, l'avantage ou le préjudice causés par la volonté d'autrui à son idée et à sa volonté propres. De là une sympathie et un contrat, ou bien une antipathie et une guerre.

Mais tout ceci a besoin, je le sens, d'éclaircissements. Distinguons trois hypothèses : interférence heureuse de deux croyances, de deux désirs, d'une croyance et d'un désir; et subdivisons chacune de

ces divisions suivant que les choses interférentes appartiennent ou non au même individu. Puis nous dirons un mot des interférences fâcheuses.

1° Quand une conjecture que je regardais comme *assez probable* vient à coexister en moi, dans le même état d'esprit, avec la lecture ou la réminiscence d'un fait que je tiens pour *presque certain*, si je m'aperçois tout à coup que ce fait confirme cette conjecture, qu'il en découle (c'est-à-dire que la proposition particulière exprimant ce fait est incluse dans la proposition générale exprimant cette hypothèse), aussitôt cette hypothèse devient beaucoup plus probable à mes yeux, et en même temps ce fait me paraît tout à fait certain. En sorte qu'il y a eu *gain de foi* sur toute la ligne. Et le résultat est toujours une découverte. Car c'en est une que la perception de cette inclusion logique. Newton n'a pas découvert autre chose quand, après avoir conjecturé la loi de l'attraction, il l'a confrontée avec le calcul de la distance de la lune à la terre et a perçu la confirmation de cette hypothèse par ce fait. Supposez que tout un peuple, tout un siècle, à la suite d'un de ses docteurs, de saint Thomas d'Aquin par exemple ou d'Arnaud ou de Bossuet, constate ou croie constater un accord pareil entre ses dogmes et l'état momentanément de ses sciences, et vous voyez s'épancher ce fleuve débordant de foi qui féconde le XIII^e siècle raisonneur, inventif et guerrier, et aussi bien le XVII^e siècle janséniste et gallican. Cette harmonie-là, elle aussi, n'est qu'une découverte dont la *Somme*, le Catéchisme de Port-Royal et du clergé de France, et à divers degrés tous les systèmes philosophiques du même temps, depuis Descartes lui-même jusqu'à Leibnitz, sont l'expression diverse. Modifions un peu notre hypothèse générale maintenant. J'incline à admettre un principe qu'un de mes amis, avec qui je cause, n'admet nullement. Mais j'apprends par lui des faits qu'il tient pour vrais et dont la preuve à mon sens n'est point faite. Puis il me paraît, ou plutôt il *m'apparaît* que ces faits, s'ils étaient prouvés, confirmeraient pleinement mon principe. Dès lors, j'incline aussi à les accepter; mais il n'y a gain de foi qu'en ce qui les concerne, non relativement au principe. Aussi cette espèce de découverte est-elle incomplète et n'aura-t-elle point d'effet social avant que mon ami soit parvenu à me communiquer sa croyance, supérieure à la mienne, en la réalité de ces faits, en m'en fournissant les preuves, ou que je sois parvenu moi-même à lui démontrer la vérité de mon principe. Mais c'est justement là l'avantage d'un commerce intellectuel plus libre et plus large.

2° Le premier marchand du moyen âge, à la fois cupide et vaniteux, désireux de s'enrichir par le commerce et affligé de n'être point noble,

qui a entrevu la possibilité de faire servir sa cupidité aux fins de sa vanité et d'acquérir plus tard pour soi et les siens la noblesse à prix d'argent, a cru faire là une belle découverte. Et, de fait, il a eu force imitateurs. N'est-il pas vrai que, à partir de cette perspective inespérée, il a senti redoubler à la fois ses deux passions, l'une parce que l'or prenait un prix nouveau à ses yeux, l'autre parce que l'objet de son rêve ambitieux et découragé devenait accessible ? Sans remonter si haut peut-être dans le passé, ce n'a pas été non plus une bien mauvaise idée, ni une initiative peu suivie, que celle du premier avocat qui s'est avisé à l'inverse de faire de la politique pour faire sa fortune. — Autres exemples : Je suis amoureux et j'ai la fureur de versifier, et je fais servir mon amour, qui s'avive, à inspirer ma métromanie, qui devient suraiguë. Que d'œuvres poétiques sont nées d'une interférence pareille ! Je suis philanthrope et j'aime à faire parler de moi, et je cherche à m'illustrer pour faire plus de bien à mes semblables ou à leur être utile pour me faire un nom, etc., etc. Historiquement envisagé, le même fait s'exprime notamment par l'élan des croisades, dû au mutuel appui que se prêtaient la passion des expéditions guerrières et la ferveur chrétienne, après avoir longtemps été opposées, ou bien par l'invasion de l'islam, par les jacqueries de 89 et des années suivantes, et par toutes les révolutions où tant de passions viles s'attellent à des passions nobles. — Mais, par bonheur, plus contagieux encore, en remontant à l'origine des sociétés, a été l'exemple du premier homme qui s'est dit : J'ai faim et mon voisin a froid, offrons-lui ce vêtement qui m'est inutile, en échange de cet aliment qu'il a de trop, et qu'ainsi *mon* besoin de manger serve à satisfaire *son* besoin d'être vêtu, et réciproquement. Excellente idée, bien simple aujourd'hui, bien originale au début de l'histoire, et d'où le travail, le commerce, la monnaie, le droit et tous les arts sont nés (je ne dis pas d'où est née la société, car elle existait déjà sans doute avant l'échange, depuis le jour où un homme quelconque en a copié un autre). Qu'on le remarque, chaque nouveau genre de travail professionnel, chaque nouveau métier a pris naissance par suite d'une découverte analogue à la précédente, anonyme le plus souvent, mais non moins certaine, non moins importante pour cela.

3° Comme importance historique cependant, nulle interférence mentale n'égale celle d'un désir et d'une croyance. Mais il ne faut pas faire rentrer dans cette catégorie les cas nombreux où une conviction, une opinion qui vient se greffer sur un penchant n'agit sur lui qu'en suscitant un désir autre. Ces cas éliminés, il en reste encore un nombre considérable où l'idée survenante agit en tant que proposition sur le désir rencontré et redoublé par elle. Je voudrais bien

être orateur à la Chambre, et un compliment d'ami me persuade que je viens de révéler tout à l'heure un vrai talent oratoire; cette persuasion accroît mon ambition, qui contribue du reste à me laisser persuader. Par la même raison, il n'est pas d'erreur historique, de calomnie atroce ou extravagante, d'insanité qui ne s'accrédite aisément à la faveur d'une passion politique, qu'elle concourt précisément à attiser. Une croyance d'ailleurs attise un désir, tantôt parce qu'elle fait juger plus réalisable l'objet de celui-ci, tantôt parce qu'elle en est l'approbation. Il arrive aussi, pour continuer jusqu'au bout notre parallèle, qu'un homme aperçoive le profit qu'il peut tirer pour ses desseins propres d'une croyance propre à autrui, quoiqu'il ne la partage pas et qu'autrui ne partage pas son dessein. Cette aperception-là est une *trouvaille* que force imposteurs ont exploitée ou exploitent encore.

Ces deux genres spéciaux d'interférences et les découvertes innombrées et majeures qui en sont le fruit comptent parmi les forces capitales qui mènent le monde. Qu'est-ce que le patriotisme du Grec et du Romain, si ce n'est une passion alimentée d'une illusion et *vice versa* : une passion, l'ambition, l'avidité, l'amour de la gloire; une illusion, la foi exagérée en leur supériorité, le préjugé *anthropocentrique*, l'erreur de s'imaginer que ce petit point dans l'espace, la terre, était l'univers, et que sur ce petit point Rome ou Athènes seules étaient dignes du regard des dieux? Et qu'est-ce en grande partie que le fanatisme de l'Arabe, le prosélytisme chrétien, la propagande jacobine et révolutionnaire, si ce n'est de telles croissances prodigieuses de passions sur des illusions, d'illusions sur des passions, les unes nourrissant les autres? Et c'est toujours à partir d'un homme, d'un *foyer*, que ces forces naissent (bien avant, il est vrai, le moment où elles éclatent et prennent rang historiquement). Un homme passionné, rongé d'un désir impuissant de conquête, d'immortalité, de régénération humaine, rencontre une idée qui ouvre à ses aspirations une issue inespérée : l'idée de la résurrection, du millénium, le dogme de la souveraineté du peuple et les autres formules du *Contrat social*. Il l'étreint, elle l'exalte; et le voilà qui se fait apôtre. Ainsi se répand une contagion politique ou religieuse. Ainsi s'opère la conversion de tout un peuple au christianisme, à l'islamisme, au socialisme peut-être demain.

Mais il n'a été question dans ce qui précède que des *interférences-combinaisons*, d'où résulte une découverte, une addition, un accroissement de désir et de foi, les deux quantités psychologiques. L'histoire pourtant, cette longue suite d'opérations d'arithmétique morale, fait éclore au moins autant d'*interférences-luttes*, d'antagonismes internes

qui, lorsqu'ils se produisent entre désirs ou croyances propres à un même individu, mais non hors de ce cas, s'accompagnent d'une perte sèche, d'une soustraction de ces quantités. Quand ces interférences ont lieu çà et là, obscurément dans des individus isolés, ce sont des phénomènes peu remarquables, si ce n'est du psychologue; nous avons alors : 1° d'une part, les déceptions et le doute graduel des théoriciens téméraires, des prophètes politiques, qui voient les faits démentir leurs théories, rire de leurs prédictions; l'affaissement intellectuel des croyants sincères et instruits, qui sentent leur science en conflit avec leur religion ou avec leurs systèmes; d'autre part, les discussions privées, judiciaires, parlementaires, où la foi se réchauffe au contraire au lieu de s'attédir. Nous avons encore : 2° d'une part, l'inaction forcée, poignante, le suicide lent d'un homme combattu entre deux aptitudes ou deux penchants incompatibles, entre ses appétits de science et ses aspirations littéraires, entre son amour et son ambition, entre sa paresse et son orgueil; d'autre part, les concurrences, les compétitions de tout genre qui mettent en activité tous les ressorts, ce qu'on appelle de nos jours la lutte pour la vie. Nous avons enfin : 3° d'une part, la maladie du découragement, état d'une âme qui veut très fort et qui croit très fort ne pouvoir pas, abîme où tombent les amoureux et les partis las d'attendre, ou bien l'angoisse du scrupule ou du remords, état d'une âme qui juge mauvais l'objet de ses vœux ou qui juge bon l'objet de ses répulsions; d'autre part, les résistances faites aux entreprises et aux passions des enfants, qui veulent très fort quelque chose, par leurs parents, qui croient très fort qu'elle est impossible ou dangereuse, ou bien aux entreprises et aux passions des novateurs quelconques par des gens prudents et expérimentés : résistances nullement calmantes, on le sait assez.

Accomplis sur une grande échelle, multipliés par la vertu d'un large courant social, d'un puissant entraînement imitatif, ces mêmes phénomènes, toujours les mêmes au fond, obtiennent sous d'autres noms les honneurs de l'histoire. Ils deviennent : 1° d'une part, le scepticisme énervant d'un peuple pris entre deux religions ou deux Eglises opposées, ou entre ses prêtres et ses savants qui se contredisent; d'autre part, les guerres religieuses de peuple à peuple quand elles ont le désaccord des croyances pour seul ou principal motif; — 2° d'une part, l'inertie et l'avortement d'un peuple ou d'une classe qui s'est créé des besoins nouveaux opposés à ses intérêts permanents, le besoin du confort et de la paix, par exemple, quand un redoublement d'esprit militaire lui serait indispensable, ou des passions factices contraires à ses instincts naturels (c'est-à-dire au fond

à des passions qui ont commencé à être factices aussi, importées et adoptées, mais qui sont beaucoup plus anciennes); d'autre part, la plupart des guerres politiques extérieures; — 3^e d'une part, le désespoir amer d'un peuple ou d'une classe qui rentre par degrés dans le néant historique, d'où un élan d'enthousiasme et de foi l'avait fait sortir, ou bien la gêne et l'oppression pénible d'une société dont les vieilles maximes traditionnelles, chrétiennes et chevaleresques, jurant avec ses aspirations nouvelles, laborieuses et utilitaires; d'autre part, les oppositions proprement dites, les luttes des conservateurs et des révolutionnaires, et les guerres civiles.

Or, qu'il s'agisse des individus ou des peuples, ces états douloureux, scepticisme, inertie, désespoir, et encore mieux ces états violents, disputes, combats, oppositions, pressent vivement l'homme de les franchir. Mais, comme les derniers, quoique plus pénibles, sont, jusqu'à un certain point et momentanément, des gains de foi et de désir, ce sont précisément ceux-là qu'il ne franchit jamais ou dont il ne sort que pour y rentrer aussitôt, tandis que, bien souvent, et pour de longues périodes, il parvient à se délivrer des premiers, qui sont des affaiblissements immédiats de ses deux forces maîtresses. — De là ces interminables dissidences, rivalités, contrariétés, entre hommes dont chacun s'est mis finalement d'accord avec lui-même par l'adoption d'un système logique d'idées et d'une conduite conséquente. De là l'impossibilité ou la presque impossibilité, ce semble, d'extirper la guerre et les procès dont tout le monde souffre, quoique la bataille interne des désirs ou des opinions, dont quelques-uns souffrent, aboutisse le plus souvent en eux à des traités de paix définitifs. De là la renaissance infinie de cette hydre aux cent têtes, de cette éternelle question sociale, qui n'est pas propre à notre époque, mais à tous les temps, car elle ne consiste pas à se demander comment se termineront les états débilitants, mais comment se termineront les états violents. En d'autres termes, elle ne consiste pas à se demander : De la science ou de la religion, laquelle l'emportera et doit l'emporter dans la grande majorité des esprits? Est-ce le besoin de discipline sociale ou les élans d'envie, d'orgueil et de haine en révolte qui prévaudront et doivent prévaloir finalement dans les cœurs? Est-ce par une résignation courageuse, active, et une abdication de leurs prétentions passées, ou au contraire par une nouvelle explosion d'espérance et de foi dans le succès, que les classes anciennement dirigeantes sortiront à leur honneur de leur torpeur actuelle? Et la nouvelle société refondra-t-elle légitimement la morale et le point d'honneur à son effigie, ou la vieille morale aura-t-elle la force et le droit de refrapper la société? Problèmes qui assurément ne tar-

deront pas beaucoup à être résolus et dont il est aisé dès à présent de pressentir la solution. Mais tout autrement ardu et malaisés à extirper sont les problèmes suivants, qui constituent vraiment la question sociale : Est-ce un bien, est-ce un mal que l'unanimité complète des esprits s'établisse un jour par l'expulsion ou la conversion plus ou moins forcée d'une minorité dissidente, et la verra-t-on jamais s'établir ? Est-ce un bien, est-ce un mal que la concurrence commerciale, professionnelle, ambitieuse, des individus, et aussi bien la concurrence politique et militaire des peuples viennent à être supprimées par l'organisation tant rêvée du travail ou tout au moins par le socialisme d'État, par une vaste confédération universelle ou tout au moins par un nouvel équilibre européen, premier pas vers les Etats-Unis d'Europe ; et l'avenir nous réserve-t-il cela ? Est-ce un bien, est-ce un mal que, s'affranchissant de tout contrôle et de toute résistance, une autorité sociale forte et libre, absolument souveraine et susceptible de très grandes choses, se montre enfin, toute-puissance césarienne ou conventionnelle d'un parti ou d'un peuple, le plus philanthrope d'ailleurs et le plus intelligent qu'on pourra imaginer ; et faut-il nous attendre à cette perspective ?

Voilà la question, et c'est parce qu'elle est ainsi posée qu'elle est redoutable. Car il en est de l'humanité comme de l'homme, qui se meut toujours dans le sens de la plus grande vérité et de la plus grande puissance, de la plus grande somme de conviction ou de confiance, de foi en un mot, à obtenir ; et on peut douter si c'est par le développement de la discussion, de la concurrence et de la critique, ou à l'inverse par leur étouffement, par l'épanouissement imitatif illimité d'une pensée unique, d'une volonté unique, consolidée en se répandant, que ce *maximum* peut être atteint.

Je tiens pour la solution libérale ; mais qui sait si je ne suis point dupe en cela de quelque contagion imitative, analogue à celle que je redoute ? Quoi qu'il en soit, ce n'est point là le sujet du présent travail, dont le seul but était de montrer la place et le rang de la science sociale parmi les autres domaines de la connaissance, et le caractère essentiellement imitatif des faits sociaux.